

HOMMAGE
Centenaire de la mort de Marcel Proust

Jan Baetens

Illustrer Proust

Propos recueillis par Frédéric Saenen

Frédéric Saenen: Face à la position de principe qui refuse à Proust la possibilité d'être illustré, vous rappelez le cas d'autres auteurs dont il semble inconcevable que l'œuvre ne « s'épale » pas sur l'illustration. La Fontaine (mais l'illustration n'amplifie-t-elle pas la vocation édifiante de ses Fables?); Balzac et Dickens (mais ce sont, au contraire de Proust, des écrivains qui ont un autre régime de publication, passant par le feuilletonesque notamment). Proust ne pose-t-il pas un premier problème à l'illustrateur parce qu'il échappe justement à tout classement générique (littérature morale, populaire, etc.) et que donc l'intentionnalité de l'image à lui appliquer est plus complexe à saisir?

Jan Baetens: Je vous remercie de cette synthèse remarquable des principales raisons qui ont pu décourager tous ceux qui auraient pu avoir l'idée d'alourdir Proust en l'illustrant. Il y en a d'autres, et on y reviendra, mais j'avoue que la question de l'indétermination générique n'est pas réellement invoquée lors des

discussions en la matière, sauf par les critiques qui jugent que Proust est autant poète que romancier. En l'occurrence, l'argument ne devrait toutefois pas avoir trop de poids, car on sait la poésie à la fois infiniment plus vulnérable et totalement indifférente, si j'ose dire, à l'illustration que le roman : on est plus facilement tenté d'illustrer – et, du point de vue des auteurs, de se « laisser » illustrer – parce qu'on sait bien que de toutes façons, en poésie, les illustrations « n'illustrent pas », mais accompagnent, interprètent, prolongent, etc., soit exactement l'alibi qu'on se donne quand on décide d'y aller quand même en ajoutant des images à la *Recherche*. Mais votre question touche à quelque chose d'essentiel : l'illustration, pour réussie qu'elle soit, court toujours le risque de bâillonner le texte proustien, de rogner son empan qui n'est pas que romanesque ou narratif. Il y a en effet de nombreuses bonnes raisons de ne pas illustrer Proust.

Une autre difficulté que présente le texte proustien est qu'il est tout organique, difficilement sécable en chapitres, dans les transitions desquels il est, pour d'autres narrations à épisodes, aisé de glisser quelque cul-de-lampe... L'illustrer, c'est forcément en interrompre le flux. Les images, par définition statiques, ne fusionnent pas avec le texte, s'accommodent mal de ce phrasé dynamique et ondulant...

C'est tout à fait incontestable. Mais je crois que la leçon vaut plus pour le phrasé de Proust, en effet très difficilement transposable en d'autres médias, que pour la question du « flux », qui ne se pose pas de la même manière pour la lecture que pour le texte. Le texte de Proust a beau se présenter, en tout cas par moments, comme un flux difficilement sécable, la lecture de ce texte procède quant à elle d'une autre façon, en tous cas dans une lecture silencieuse. Lorsqu'on écoute le texte, par exemple en audiolivre, on est porté par un rythme homogène ; quand on est seul face à la page, on avance régulièrement par à-coups, et les pauses ainsi ménagées, qui sont parfois des moments de

rêverie vis
avec le dé
tentatives
du texte p
convainca

*Toute le
mans illust
bliophiles.
qui a fait a
pas justem
semble? Le
tion compl
d'un traite*

Ici, j'ai
de ce que j
différence
le tout et l
riale des ill
de Swann e
brièveté d'
l'importan
toute la Re
est par esse
jamais levé
rables, on
fragmentat
sur la page
mais bloc e
visuels, qui
s'ajoute, et
illustration
gène. Leur
Une image
même et qu

rêverie visuelle, ne me paraissent pas totalement incompatibles avec le désir illustratif. Mais vous avez sûrement raison, et les tentatives de montrer visuellement le caractère dynamique du texte proustien sont loin de fournir les exemples les plus convaincants de la démarche illustrative.

Toute la Recherche ne peut être intégrée dans une série de romans illustrés comme il s'en est créé des collections entières, pour bibliophiles. Un amour de Swann, roman sécable de la Recherche, qui a fait d'ailleurs souvent l'objet d'une édition en soi, ne serait-il pas justement la partie la plus facilement « illustrable » de l'ensemble ? Le volume du cycle a aussi dû faire obstacle à son illustration complète. À l'inverse, Un amour de Swann a-t-il fait l'objet d'un traitement particulier, et a-t-il plus intéressé les illustrateurs ?

Ici, j'aimerais faire deux remarques, dans le prolongement de ce que je viens de dire, pour nuancer un peu la portée de la différence que vous soulignez, à très juste titre d'ailleurs, entre le tout et la partie – et que confirme d'ailleurs l'histoire éditoriale des illustrations : oui, on a davantage illustré le seul *Amour de Swann* que l'ensemble du cycle. Cela dit, la longueur ou la brièveté d'un texte est un aspect dont il ne faut pas surestimer l'importance, dans la mesure où tant *Un amour de Swann* que toute la *Recherche* ne se lisent pas d'une seule traite. La lecture est par essence, je crois, discontinuë (même quand on lit sans jamais lever la tête, il y a des variations de rythme considérables, on marque toujours des pauses, pour ne rien dire de la fragmentation matérielle produite par la présentation du texte sur la page et dans le livre). En ce sens, aucun texte ne fait jamais bloc et tout texte offre des creux où loger des *intermezzi* visuels, qui ne cassent pas forcément le flux de la lecture. À cela s'ajoute, et c'est ma deuxième remarque, la manière dont les illustrations s'insèrent dans le texte n'est pas forcément homogène. Leur venue peut être disruptive, mais aussi fort discrète. Une image en frontispice, vue avant que ne démarre la lecture même et qui se réfère virtuellement non à telle scène ou tel frag-

ment mais bien à la totalité de l'œuvre, peut s'ajouter aussi bien à un texte de 50 pages qu'à un roman-fleuve de 5000 pages. De même, le nombre d'illustrations joue également un rôle capital. On constate ainsi que les artistes qui se limitent à illustrer un extrait tendent à multiplier les images (il y a de beaux exemples pour *Les Jeunes Filles en fleurs*), tandis que ceux qui abordent l'ensemble du cycle se contentent souvent d'une présence visuelle plus discrète. Rappelons-nous, à titre d'exemple emprunté à la littérature en langue étrangère, la décision de James d'illustrer ses œuvres complètes, publiées de son vivant, d'une seule photo par volume. Mais on ne saura jamais ce qu'aurait fait Proust dans un cas pareil, la *Recherche* ayant été publiée en partie à titre posthume. Ce « blanc » biographique a eu deux effets contraires, pour ne pas dire contradictoires, encore que : d'un côté, elle autorise les sceptiques à répéter que Proust ne peut être illustré (au double sens de « pouvoir », faut-il le répéter !); de l'autre, elle donne carte blanche à quiconque décide de le faire quand même.

Vous rappelez le cas de Flaubert, qui refusait catégoriquement l'illustration de ses œuvres. N'est-ce pas une position compréhensible, voire logique, de la part de tout grand styliste que de ne pas vouloir qu'une autre forme artistique cohabite, partant concurrence, la leur dans un même support, le livre ? Vous évoquez la même attitude rétive chez Henry James, les ambiguïtés exprimées par Mallarmé sur le sujet, mais je pense aussi au cas de Julien Gracq ; la question s'est-elle jamais posée de l'illustrer ?

La réponse vous étonnera sans doute, connaissant aussi les positions tranchées de Gracq sur le livre « qui se mérite » et qu'il est donc impensable de reprendre en format de poche (roturier, donné à tout le monde), mais il existe en effet des éditions illustrées de Gracq. En français, j'en connais au moins deux, voire trois. En 1956, Camille Josso a illustré *Le Rivage des Syrtes* (éd. « Beaux Livres Grands Amis », 2 volumes, 50 burins, tirage limité à 194 exemplaires signés). Quant à *La Route*,

elle a c
« Art e
avec 8
puis en
8 poin
vous le
du syst
tout pe
regrette
le livre
mais il
visuelle
quel po
choses à
relance
de Skira

Puis
s'appliqu
des trait
l'imagin
peut-être
la sophis
caricatu
Van Do
peut-être
Ne s'agi
l'abstrac
que de p
ment de

Aut
de vous
rait avo
Cette é
pas très

elle a connu deux éditions illustrées successives, en 1981 (éd. «Art extension» (Librairie José Corti) et «Michèle Broutta», avec 8 gravures originales à l'aquatinte par Jean Solombre), puis en 1984 (publiée «Les Bibliophiles de France, à Paris, avec 8 pointes-sèches de Jean-Michel Mathieux-Marie). Comme vous le notez, ces éditions restent en quelque sorte en marge du système littéraire traditionnel, leur tirage étant limité à un tout petit nombre d'exemplaires, ce que personnellement je regrette beaucoup. Non que je plaide pour la bibliophilie ou le livre rare, étant moi-même adepte de l'élitisme pour tous, mais il doit y avoir moyen de «réintroduire» cette production visuelle dans la circulation ordinaire des textes, dont on sait à quel point ce sont aussi des objets à voir. Il y a là sûrement des choses à inventer – ou à réinventer : à quand par exemple la relance d'une collection comme «Les Sentiers de la création» de Skira (pour toutes les bourses, précisons-le) ?

Puis Flaubert avait mis le doigt sur le problème, et son constat s'appliquera aussi à la photo et au cinéma : assigner par exemple des traits au visage d'un personnage constitue une limitation de l'imaginaire du lecteur. C'est surimposer une vision de l'œuvre et peut-être la biaiser. On ne peut que constater le décalage entre la sophistication de l'écriture proustienne et la naïveté doucement caricaturale, et très décorative, qui caractérise les illustrations de Van Dongen, Jullian, etc. Finalement, le travail de Brasilier est peut-être le plus proche de l'esprit de Proust... Qu'en pensez-vous ? Ne s'agirait-il pas de se résoudre à ne plus illustrer Proust que par l'abstraction, afin de rendre ses atmosphères, sa musique, plutôt que de prétendre doubler le reflet de la société qu'il a déjà si finement dépeinte ?

Autant je suis d'accord avec vous, autant je me sens obligé de vous rappeler que l'appréciation assez négative qu'on pourrait avoir des images de Van Dongen est loin d'être universelle. Cette édition a de nombreux admirateurs, même si on ne sait pas très bien si leur enthousiasme s'appuie sur l'édition de 1947

en trois volumes, avec quelque septante images hors-texte ou sur leur seconde vie. L'édition Van Dongen de 1947 est en effet la mieux connue de toute l'histoire des illustrations de Proust, mais il n'est pas faux de penser qu'elle doit sa réputation au recyclage de quelques tableaux en couverture de la première édition de Proust en Folio, en 1972. Or, cette édition de poche, dont seule la couverture était illustrée, nous dit finalement très peu sur la manière dont se présentait l'édition *princeps* de Van Dongen, qui valait peut-être autant par sa reliure que par ses images.

Vous évoquez Van Dongen, sans aborder l'embaras idéologique que pose le personnage. Le fait qu'il ait fait partie du voyage des artistes invités en Allemagne par Arno Breker en 1941 a-t-il aussi été discuté dans le cadre de la polémique qu'a suscitée son illustration de Proust après-guerre ?

Il est vrai qu'en 1947 Van Dongen était un artiste assez déconsidéré, mais les arguments invoqués, du moins ceux que j'ai pu retrouver dans les quelques polémiques autour de cette édition, se concentraient sur le caractère démodé et pour tout dire inapproprié de ses illustrations. Tout le monde savait bien que Van Dongen, qui avait eu son moment de (grande) gloire avant la guerre de 14, était l'exemple type du peintre qui, pour survivre, avait dû se recycler dans l'art de l'illustration (moins goûtée dans les milieux de l'«art» que dans le monde de la littérature et de la bibliophilie), avec du reste de vraies réussites, mais dans les années 20 et 30. En 1947, il passait pour un *has-been* et certains trouvaient ses couleurs vulgaires et criardes. Mais l'argument idéologique ne semble pas avoir beaucoup joué, ce qui ne laisse pas d'intriguer puisque dans ces années-là Gallimard n'avait aucun intérêt à susciter ce genre de controverses. Le choix de Van Dongen a dû agacer certains personnages haut-placés dans ces années de post-épuration, qui surveillaient de près ce qui se publiait chez Gallimard, mais apparemment on s'est montré moins sévère que pour le «beau

livre», tr
publicati

Pourq
l'adaptat

C'éta
submerg
livre», pu
pas répét
tation et

y trouver
spécialist

molir le
(rien que
aussi une

viron 30
trouvé, sa

adaptati
un autre

Ici encor
en fonct

l'ouvrage
la poésie,

et ici le
toujours-

moins co
avait en

qui fut p
tidienne.

autour d
je me su

pantois.
Si vou
une autr
La photo
davanta

livre», trop cher pour tomber entre les mains de tous, que des publications grand public.

Pourquoi avoir si peu traité la bande dessinée, et notamment l'adaptation intégrale de Stéphane Heuet en 1999?

C'était un parti pris initial, dicté d'abord par la crainte d'être submergé par la profusion des exemples et des pratiques « hors livre », puis, dans le cas de Stéphane Heuet, par la volonté de ne pas répéter les analyses d'un de mes ouvrages antérieurs, *Adaptation et bande dessinée* (Les Impressions Nouvelles, 2019). On y trouvera un chapitre sur Heuet, qui a beaucoup surpris les spécialistes de bande dessinée, généralement unanimes à démolir le travail de Heuet, qui selon moi n'est pas sans mérites (rien que de l'avoir osé!). Je signale aux amateurs qu'il existe aussi une version manga de la *Recherche* en un volume d'environ 300 petites pages. Quant au film de Ruiz, *Le Temps retrouvé*, sans aucun doute un jalon essentiel de l'histoire des adaptations de Proust, je l'avais également déjà analysé dans un autre livre, *À voix haute* (Les Impressions Nouvelles, 2016). Ici encore, il m'a paru inutile de revenir sur cette lecture, faite en fonction d'interrogations un peu différentes (le thème de l'ouvrage est la lecture publique, plus particulièrement celle de la poésie, dont certains lieux communs m'agacent). Par ailleurs, et ici le parti pris était plus positif, je pensais – et je le pense toujours – que l'histoire des illustrations en livre est beaucoup moins connue que celle des adaptations en d'autres médias. Il y avait en quelque sorte urgence d'aller voir plutôt de ce côté-là, qui fut pour moi aussi une source de découvertes presque quotidienne. Au début, je croyais que mon livre allait se construire autour des liens entre Proust et Van Dongen, mais rapidement je me suis retrouvé avec un dossier dont la richesse me laissait pantois.

Si vous vouliez illustrer Proust, ou transposer son œuvre à travers une autre forme d'expression que la littérature, quelle serait-elle? La photographie – car vous nous rappelez à quel point il écrivait davantage en photographe qu'en peintre?

Vous avez-vous-même déjà évoqué la belle réussite des illustrations de Braslier, qui est peintre, et on pourrait y ajouter d'autres exemples d'artistes dont l'art n'est pas directement photographique. Personnellement, j'aurais du mal à favoriser d'emblée tel média au détriment de tel autre. Certaines illustrations photographiques de la *Recherche* sont remarquables, qu'elles soient directement figuratives ou plutôt atmosphériques, quasi-abstraites ; mais d'autres sont affligeantes, tout comme il y a des dessins d'une justesse parfaite (n'oublions pas qu'il arrivait à Proust lui-même de dessiner en marge de ses textes) et des dessins à vous détourner définitivement de la *Recherche*. Tout dépend. Ce qui me fascine tout autant, c'est la transposition proprement littéraire. La presse découvre toutes les semaines un « nouveau Proust », pour les raisons les plus futiles ou les plus absurdes (et qui montrent hélas que très souvent on parle de Proust sans l'avoir lu). Refaire Proust à l'aide de moyens textuels me paraît une gageure finalement plus complexe que celle de l'illustration de Proust, et je serais très curieux de savoir à quoi cela pourrait ressembler. On n'illustre pas Proust, mais cela n'empêche personne de le faire. De la même façon, on ne réécrit pas Proust, mais cela non plus ne devrait faire obstacle à personne. Notre époque, et c'est une évolution heureuse, s'intéresse beaucoup à l'*uncreative writing*, ce qu'on a traduit en français par « écriture sans écriture » (la formule est de François Bon, dans la traduction du livre *Uncreative Writing* de Kenneth Goldsmith, paru en français aux éditions JBE en 2018). Une version « uncreative » de Proust serait, je crois, une belle façon de montrer l'extrême actualité – mais aussi la grande beauté – du texte de la *Recherche*. Et tout est possible, vu que Proust est dans le domaine public depuis 1987.

Votre essai est donc une réfutation, par l'exemple, du poncif devenu mantra : « On n'illustre pas Proust ». Que répondriez-vous à la simple question : « Mais pourquoi faudrait-il illustrer Proust ? »

La question est fondamentale, parce qu'elle touche à bien

autre
gation
se fai
diffici
tion à
des ac
en pa
thème
(le tim
beau).
tive : s
l'effor
tenir à
nôtre,

autre chose que le seul cas Marcel Proust. Il n'y a aucune obligation à illustrer la *Recherche*, qui n'a pas besoin d'images pour se faire aimer, admirer, copier ou détester. Cependant, il est difficile d'assurer la transmission d'une œuvre d'une génération à l'autre sans l'appui d'éléments iconographiques, qui vont des adaptations tous médias confondus aux éditions illustrées en passant par la transformation d'Illiers-Combray en parc à thème culturel ou la célébration de toutes sortes d'anniversaires (le timbre que la Poste française vient d'émettre est du reste très beau). Sur ce point, l'illustration est tout simplement impérative : sans complément visuel, qui représente la face visible de l'effort de transmission, aucune œuvre ne peut plus se maintenir à plus ou moins long terme dans une société comme la nôtre, qui associe image et célébrité.